

Plus fin que le garde-champêtre ;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien !

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
Finaud n'est pas trop déplaisant ;
Il a la queue en cor de chasse,
Les yeux brillants du ver luisant ;
Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dru comme des clous
Dès qu'il sent la trace d'un lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.

Depuis dix ans à mon service,
Finaud est bon, il est très bon ;
Je ne lui connais pas de vice :
Il ne prend ni lard ni jambon ;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis ;
Il ne dépense à mon ménage
Que de l'eau claire et du pain bis.

Un jour, près d'une fondrière,
Jeanne, en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière ;
Finaud la repêcha dans l'eau.
Et moi, j'aurai la récompense :
Jeanne me prend pour époux.
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur !

Ce dernier trait vaut à lui seul tout un poème.

Jamais, avant Pierre Dupont, personne n'a mieux su rendre la naïveté du villageois, son pittoresque langage, ses mœurs simples, et cette finesse, cachée sous la bêtise apparente et le dehors brutal comme une fleur sous un buisson de houx.

Avec notre poète, on est aux champs ; on y respire. Ses vers sentent l'aubépine et le sureau.

Bonne fille aux joues hâlées, sa poésie danse en cotillon court sur les prés, à l'ombre des hêtres, et dort, jambes et bras nus, sous les saules.

Pierre Dupont suit le paysan du berceau à la tombe.

Il peint ses joies, ses tristesses, ses travaux, ses espérances. Il assiste à ses fêtes ; il entre avec lui dans la pauvre église du village.

Écoutez ! On entend un glas funèbre : c'est le jour des Morts. Chaque villageois attache une branche de buis ou de cyprès à son chapeau.

Le long des prés voilés de brume grise,
Mon crêpe au bras, je marche sans rien voir ;
Je suis le son du glas jusqu'à l'église,
Dont le portail est habillé de noir.

De profundis !

Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme
Dedans votre saint paradis.

Le temple est rempli, la foule pieuse s'agenouille et l'office commence. Tour à tour, au *Dies iræ*, l'orgue tonne et pleure. On s'approche du noir catafalque, semé de larmes blanches, pour le bénir avec l'eau sainte, et l'on se dirige ensuite du côté du cimetière pour prier sur les tombes.

On y reste longtemps, le corps tout raide et les genoux glacés par la terre humide.

Mais n'ont-ils pas plus froid dans la froidure,
Eux qui sont là tout le long des hivers ?
Au moins, l'été, leur couchette est moins dure
Et sur leurs pieds ils ont des tapis verts.

De profundis, etc..

Mon buis bénit, sur leur corps je te plante ;
Conserve-toi vert jusqu'à la saison
Où la fleur point, où la fauvette chante.
Adieu, mes morts ! Je rentre à la maison.

Nous sommes peut-être plus accessible qu'un autre aux impressions religieuses ; mais il nous semble que chacun doit admettre la beauté de cette poésie candide, pleine de sensations douces et de chers souvenirs.

Après la fête des larmes, voici la fête de la joie.

On va partir pour la messe de minuit : c'est Noël, des étables aux granges.

Garçons joufflus, que l'on s'empresse,
Tout frais rasés, vêtus de drap ;
Filles en blanc, vite à la messe :
Une étoile vous guidera.

La foule se met en marche. Il fait grand froid ; le vent du nord souffle et la neige tombe. Qu'importe ? On se réchauffe à l'église en y priant à côté de Jeanne. De beaux cierges de cire blanche brûlent sur l'autel.

Au fond, dans une niche en verre,
Dort sur la paille un doux Jésus :
Rois et bergers sont en prière ;
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

Mais voici la messe terminée. Il s'agit de regagner la chaumière en traversant les bois.

On s'en revient l'âme contente.
J'entends un amoureux qui dit :
" Cette nuit le rossignol chante,
La rose a fleuri cette nuit. "

Un amoureux seul peut avoir de pareilles illusions au mois de décembre, et tout le monde n'est plus à l'âge de l'amour.

Allons, rentrons, car il grésille,
Dit un vieillard en grelottant ;
La bûche de Noël pétille
Et le réveillon nous attend.
Respectons la vieille coutume ;
Mes beaux amoureux, buvez frais ;
Mangez le boudin quand il fume,
Vous vous embrasserez après.

Voilà, du moins, de la bonne et sage poésie, de la véritable poésie populaire, et Dupont n'aurait jamais dû en faire d'autre.

Eh ! mon Dieu, le pauvre a ses consolations et ses bonheurs. Pourquoi lui ouvrir des perspectives impossibles ? Pourquoi jeter dans son âme le germe de l'envie et lui montrer des horizons qu'il atteindra sûrement un jour, mais à condition qu'il s'y élèvera sur les ailes puissantes de l'intelligence et du travail ?

Dans cette grande famille du monde, il y a nécessairement des fils déshérités.

Ce n'est pas juste, direz-vous.

Alors, effacez du livre de la vie le chapitre des passions ; car c'est là seulement qu'il faut chercher la source de l'infortune et de la misère.

Moralisez, mais n'excitez pas ; consolez, mais ne donnez pas l'essor aux haines avides.

Où est l'homme vraiment probe qu'on ait écrasé sur la route ? Montrez-le ! Où est l'artisan laborieux auquel